sailles (où ils furent massacrés dès leur arrivée). Le Loiret l'envoya siéger à la Convention nationale. Il vota assez souvent avec la Plaine; cependant, il affectait un républicanisme chaleureux, qui, probablement, était sincère alors; mais, comme beaucoup d'hommes secondaires de son temps, il flottait au gré des événements et des circonstances. Envoyé en mission dans les Pyrénées-Orientales, il montra de l'activité et du patriotisme. Il existe de lui une lettre qu'il écrivait à cette époque à Carnot, et dans laquelle il parlait avec enthousiasme de Collot d'Herbois et de Robespierre. Dans le procès du roi, il refusa de se prononcer comme juge, et vota, comme législateur, pour la reclusion. En mars 1793, il fut nommé l'un des secrétaires de l'Assemblée, et fit décréter, le 20 septembre suivant, que le bonnet de la Liberté serait substitué aux fleurs de lis empreintes sur les bornes milliaires des routes de France. Le 21 avril 1795, après l'acquittement du comité révolunaire de Nantes, il s'opposa à une remise en jugement, en invoquant les principes tutélaires de l'institution des jurés. Bien qu'il ait pris part à divers actes de la réaction thermidorienne, il combattit cependant, après l'insurrection de prairial, l'immorale et odieuse proposition de Clausel, de traduire devant la commission militaire ceux qui donneraient asile aux représentants proscrits. En outre, il défendit Drouet, dont on proposait l'exclusion : « Souvenez-vous, s'écria-t-il, que ce même homme est celui qui arrêta dans sa fuite un roi qui trahissait ses serments et la nation entière. » Il conseilla aussi les mesures les plus énergiques contre l'insurrection royaliste du 13 vendémiaire.

Réélu au Conseil des Cinq-Cents, il y siégea jusqu'en 1798, fut ensuite nommé commissaire du Directoire près le tribunal de cassation, fonctions qu'il remplit jusqu'au 18 brumaire. Bonaparte, trouvant en lui un instrument docile, le nomma sénateur, comte, et le pourvut de la sénatorerie de Riom, en 1804. En 1814, il vota la déchéance de l'empereur, et fut appelé à la Chambre des pairs par Louis XVIII. Il était membre de l'Institut depuis la création de ce corps.

Outre des rapports assez curieux au comité des recherches de la Commune, on en a d'autres de lui sur l'insurrection des noirs de Saint-Domingue et sur divers sujets, présentés aux Assemblées dont il a fait partie; on a encore des *Recherches politiques sur l'état ancien et moderne de la Pologne* (an III, in-8°), et de bons articles dans le *Répertoire de jurisprudence* de Guyot.

GARRANIER s. m. (ga-ra-ni-é). Bot. Nom vulgaire de la giroflée.

GARRAOU ou **GARROW**, contrée de l'Indoustan anglais, au delà du Gange, au S. de l'Assam et au N. du Catchar. Elle a été récemment annexée à la présidence de Calcutta. Cette contrée montagneuse est sillonnée par la chaîne des monts Garraous, qui est regardée comme une ramification de la chaîne orientale de l'Himalaya, et qui a 400 kilom. de développement et 1,400 mèt. de hauteur. Elle présente quelques fertiles vallées où l'on trouve de beaux pâturages, et où l'on cultive le coton, le chanvre et le sénevé.

GARRARD, comté des États-Unis, dans l'État de Kentucky, entre le fleuve Kentucky au N., la rivière de Dick au S. et celle de Paint-Lick au N.-E.; 10,237 hab. Ch.-l., Lancaster. Sol montagneux, mais fertile.

GARRAS s. m. (ga-ra). Comm. Toile de coton blanche.

GARRAUD (Gabriel-Joseph), sculpteur français, né à Dijon en mars 1807. Il vint à Paris à l'âge de vingt ans, et, après avoir fréquenté pendant quelque temps l'atelier de Ramey fils, entra dans celui de Rude. Son premier début fut un buste en plâtre qu'il exposa au Salon de 1838. L'année suivante, il envoya au Salon : *Une jeune fille jouant avec une chèvre;* en 1840, la *Vierge à l'Enfant*, commande du ministère de l'intérieur; en 1841, *Une bacchante faisant l'éducation d'un jeune satyre* (plâtre); en 1845, la *Première famille sur la terre* (marbre), qu'on voit aujourd'hui au Luxembourg, tout près de la fontaine de Médicis. En 1849, M. Garraud exposa une statue de la République. Mêlé au mouvement de 1848, il fut successivement directeur des beaux-arts au ministère de l'intérieur, puis inspecteur des beaux-arts, poste qu'il n'occupa que jusqu'en 1852. M. Garraud reprit alors l'ébauchoir; mais, jusqu'en 1863, nous ne trouvons aucune œuvre à signaler. A cette époque, il exposa le *Secret de l'Amour*. Plusieurs bustes sont également sortis du ciseau de cet artiste de mérite, entre autres ceux du *Marquis de Laplace*, pour l'Observatoire de Paris, de *Ledru-Rollin*, de *M^lle^ Augustine Brohan*, etc.

GARRAULT (François), sieur DES GEORGES, financier et écrivain français, né à Orléans au XVI^e^ siècle, mort à Paris vers 1632. Il fut intendant général des finances en Champagne, trésorier de l'épargne et conseiller du roi. On a de lui, entre autres ouvrages : *Traité des mines d'argent trouvées en France* (1574, in-8°); *Mémoires et recueils de nombres, poids et monnoyes anciennes et modernes des nations les plus renommées* (1576); *Deux paradoxes sur le fait de la monnoye* (1578); *Sommaire des édits et ordonnances royaux concernant la cour des monnoyes* (1632)

GARRAY, village d'Espagne, prov. et à 7 kilom. N. de Soria; 300 hab. Commerce de laine et de bétail. Beau pont de seize arches en pierre de taille, sur le Duero, dominé par la colline qui portait autrefois la célèbre Numance.

GARRICK (David), le plus grand acteur de l'Angleterre, surnommé le **Roscius anglais**, né à Angel-Inn, dans le comté de Hereford, le 20 février 1716, mort à Londres le 20 janvier 1779. Son aïeul était un négociant français protestant, que la révocation de l'édit de Nantes, en 1685, avait obligé de s'expatrier et de se réfugier en Angleterre, et dont le vrai nom était *La Garrigue*, auquel il donna la forme anglaise que son petit-fils devait plus tard illustrer. Ce Français naturalisé Anglais, grâce au Père Lachaise, se maria en Angleterre, et devint le père de quatre enfants, dont deux fils et deux filles. L'aîné des garçons alla s'établir à Lisbonne, où il fit le commerce des vins; le plus jeune, nommé Pierre, le père de notre David Garrick, embrassa la profession des armes, dans laquelle il eut beaucoup de peine à obtenir le grade de major. Pierre Garrick avait épousé une Irlandaise, et ce fut près de Hereford, où son régiment était en garnison, que naquit David Garrick. Quelque temps après la naissance de ce fils, Garrick père alla demeurer à Litchfield, où il vécut encore plusieurs années. Le jeune David, après avoir reçu des leçons de Samuel Johnson, alors très-jeune, et instituteur à Litchfield, fut envoyé à treize ans, en 1729, à Lisbonne, auprès de son oncle, pour y apprendre le commerce. Mais déjà il était plus occupé de la lecture des grands maîtres de l'art dramatique, de Shakspeare surtout, que de toute autre chose, et il se plaisait à jouer des scènes de comédie avec quelques jeunes Portugais qui avaient étudié la langue anglaise. Voyant qu'il n'était pas né pour le commerce, il revint dans sa patrie, auprès de ses parents, à Litchfield, fort incertain encore sur l'état qu'il embrasserait, et il se remit à étudier sous la direction de Samuel Johnson, qui fut dès lors plutôt son ami que son maître, et qui devait, quelque temps après, aller chercher fortune à Londres avec lui.

Garrick eut un instant l'idée d'embrasser la profession d'avocat; il partit pour Londres, et, le 9 mars 1736, il se fit inscrire au nombre des étudiants en droit de Lincoln's-Inn. Mais l'étude des lois n'était pas du tout son fait; il s'en dégoûta bientôt, et, voulant encore une fois essayer du commerce, il s'établit marchand de vin aux environs de la cour de Durham, son oncle de Lisbonne lui ayant fourni les moyens d'entreprendre ce genre de commerce. Il l'exerça tant bien que mal, et plutôt mal que bien, selon toute apparence, jusqu'à son apparition sur le théâtre, en 1741.

Mais, au milieu de toutes ces vicissitudes, la passion qu'il avait pour la lecture des grands poëtes dramatiques et pour les représentations scéniques le suivait partout. Shakspeare surtout était son idole. Enfin son inclination l'emporta; il résolut de tenter la fortune au théâtre, et s'engagea, sous le nom de Lyddal, dans une troupe ambulante. Il débuta à Ipswick, dans l'été de 1741, par le rôle d'Aboar, dans la pièce intitulée *Oroonok*. Les applaudissements qu'il sut mériter sur ce théâtre obscur le firent bientôt appeler à Londres, où il parut pour la première fois sur le théâtre de Good-man's-fields, le 19 octobre 1741, remplissant le rôle de Richard dans le *Richard III* de Shakspeare. Son succès fut immense dès le premier jour, et ne s'est plus démenti depuis.

Il excitait surtout l'admiration universelle dans les plus beaux rôles de Shakspeare, tels que Macbeth, Hamlet, Richard III, le roi Lear, etc. Il se montrait également parfait dans les rôles comiques, et tout le monde le proclamait l'acteur modèle, sans rivaux, au moins dans sa patrie. Il donna sa dernière représentation en 1776; il avait alors près de soixante ans. Le discours qu'il adressa au public pour lui faire ses adieux fut interrompu par ses larmes, et les spectateurs n'étaient pas moins émus.

Aux talents du comédien, Garrick joignait ceux de l'écrivain et du poëte. Outre un grand nombre de prologues et d'épilogues composés par lui pour être récités sur la scène avant ou après la représentation des pièces importantes, il a remanié plusieurs pièces de Shakspeare, et produit lui-même des comédies, des drames, des vaudevilles dont plusieurs eurent beaucoup de succès.

Il mourut d'une paralysie des reins. Une pompe vraiment royale présida à ses funérailles; les plus grands seigneurs y assistèrent; l'évêque de Cantorbéry célébra l'office, et le corps fut inhumé dans l'abbaye de Westminster, à côté du tombeau de Shakspeare. Peu de temps après, un monument funéraire lui fut élevé par les soins et aux frais de M. Albany Wallis, un de ses amis les plus dévoués.

La nature l'avait merveilleusement doué; l'art, la science, l'étude, la volonté en firent le plus étonnant comédien dont l'histoire des arts ait consacré le souvenir. Ce qu'il y avait surtout en lui d'admirable, c'était la réunion des qualités si diverses qui font les grands acteurs tragiques et les grands acteurs comiques, qualités qui semblent s'exclure et ne pouvoir se rencontrer au même degré dans la même personne. C'est ce qui le fit appeler à la fois de son temps le Lekain et le Préville du théâtre anglais. Plus que Lekain et que Préville même, il excellait dans cette partie de l'art, où les passions ne s'expriment que par le jeu des muscles du visage et par les attitudes du corps. Les témoignages contemporains qui l'attestent sont innombrables; mais les suivants suffiront à en donner une idée.

Le duc de Guines, qui fut notre ambassadeur à Londres en 1770, racontait volontiers le fait suivant :

« J'arrivais à Londres, dit-il, en qualité d'ambassadeur de France. Mon premier soin fut de m'informer si mon ami, le lord Hedgecomb, était revenu d'Ecosse. J'appris qu'il était à Twickenham, et je m'y rendis. Le noble lord me fit l'accueil que j'attendais de son amitié. « Je n'ai pas oublié, me dit-il, le désir que vous avez de connaître Garrick. Vous allez être satisfait. Garrick est chez moi depuis quatre jours. Acheminons-nous vers ce pavillon; il y prend le thé. » Mon empressement fut égal à ma joie. Nous entrons dans le kiosque où Garrick déjeunait. Je vois un petit homme, d'une mine assez commune, étendant du beurre sur son pain avec une telle application, qu'il ne se dérangea pas quand nous parûmes. « Mon cher Garrick, lui dit le lord, voilà M. l'ambassadeur de France qui se fait un grand plaisir de vous voir et de causer avec vous. » Garrick me fit un salut assez léger et continua sa beurrée. Je regardai sans parler. Il rompit le silence : « Monsieur l'ambassadeur de France, dit-il en souriant assez finement, a, dans ce moment, une assez pauvre idée de Garrick. — Loin de là, lui répondis-je. Mais, je vous l'avouerai, je vous confrontais avec votre réputation; je vous comparais, monsieur Garrick, à cette estampe où, le poignard à la main, l'œil en feu, les cheveux hérissés, vous m'avez fait frissonner, quoique je ne vous aie jamais vu. — Vraiment oui! reprit Garrick; ces peintres nous flattent. Ils nous représentent tels qu'ils nous voient sur la scène. Ils nous donnent de belles attitudes, des airs de roi, et, redevenus nous-mêmes, nous paraissons ignobles à côté de notre portrait. » En même temps, il se leva comme un homme en fureur. Il avait six pieds; ses cheveux me parurent se dresser sur sa tête; ses lèvres tremblaient. L'expression de la figure entière était effrayante. Je reconnus Richard III, la gravure, et surtout l'inimitable Garrick. »

Le duc de Guines ajoutait qu'il passa plusieurs jours à Twickenham, et que ce grand acteur y joua plusieurs scènes muettes dont la pantomime était toujours admirable.

Pendant son séjour à Paris, Garrick dînait fréquemment chez M^lle^ Clairon; les convives étaient nombreux et choisis. Après dîner, ils se donnaient mutuellement des échantillons de leur talent. Un soir, il dit à M^lle^ Clairon qu'un acteur restait nécessairement en chemin s'il ne connaissait pas *la gamme des passions*. Sur la réponse de l'actrice qu'elle ignorait ce qu'il entendait par là, Garrick se mit à parcourir, par le seul jeu de sa physionomie, tout le cercle des passions humaines, passant des plus simples au plus compliquées, et chacun des assistants les reconnut toutes sans peine, quoique le grand acteur s'abstînt de prononcer un seul mot.

Les acteurs de la Comédie-Française, ayant su le jour où Garrick devait arriver à Paris, l'attendirent à l'auberge la plus voisine de la barrière. Là, sa voiture se brisa par une *maladresse* du postillon, bien payé par Messieurs de Paris pour cet accident. Garrick fut forcé de s'arrêter à l'auberge; on y faisait une noce. Il fut invité par les parents et les mariés à se mettre à table; on lui versa du bon vin, qu'il aimait beaucoup. Enfin, il oublia sa colère contre le postillon, et parut se livrer si franchement à la circonstance, que les acteurs (car c'étaient eux) le crurent tout à fait dupe de la comédie qu'ils jouaient. Ils ne furent pas peu surpris quand Garrick, sortant tout à coup d'une fausse ivresse, les salua tous par leurs noms. Les feuilles publiques l'avaient familiarisé depuis longtemps, et par la louange et par la critique, avec les qualités et les défauts de chacun d'eux. Il les avait devinés presque tous en étudiant leur physionomie et en les entendant parler, de sorte qu'on peut dire qu'il reconnut des gens qu'il n'avait jamais vus.

Durant son séjour à Paris, en 1763, il voulut aller à Versailles pour y voir la cour et y examiner les chefs-d'œuvre qui embellissent les jardins, le parc et le palais de cette résidence royale; ses amis l'accompagnèrent. C'était un dimanche; le duc d'Aumont le fit placer dans une galerie que le roi devait traverser pour aller à la messe. Louis XV avait été prévenu de la présence de Garrick. Il ralentit sa marche pour le voir, et revint même sur ses pas pour l'observer encore. Garrick parut flatté de l'attention curieuse du monarque. A souper, il s'extasia sur la magnificence du palais, du parc et des objets d'art qui les décoraient avec profusion. Mais, impatient d'amuser ses convives : « Je vais vous prouver, leur dit-il, que je n'ai pas seulement regardé les marbres et les bronzes. » En même temps, il fait ranger ses amis sur deux files, sort un moment du salon, et puis rentre avec un autre visage. Ils s'écrient tous : « Voilà le roi! voilà Louis XV! »

Il imita successivement tous les personnages de la cour. On revit M. le Dauphin, M. le duc d'Orléans, les ducs d'Aumont, de Richelieu, de Brissac. Ils furent tous reconnus. L'acteur Caillot, témoin de ces métamorphoses, en demeura stupéfait.

C'était là peut-être le côté le plus étonnant et le plus rare de cet acteur si bien doué. Tous ses biographes s'accordent à dire que sa figure prenait alternativement l'expression des passions les plus diverses et des caractères les plus opposés : la majesté royale, la magnanimité, l'amour, la fatuité, l'air commun, l'air de jeunesse, la décrépitude du vieillard, la gaieté, le désespoir, la folie, la stupidité s'y peignaient tour à tour avec le plus grand naturel et la vérité la plus saisissante. On ajoute que son jeu muet avait la plus grande expression, et produisait un effet saisissant dans l'imitation de l'agonie et de la mort.

Après la mort de Fielding, ses amis ayant exprimé le regret qu'aucun peintre n'eût fixé sur la toile les traits de ce romancier célèbre, Garrick ne craignit pas de s'avancer trop en promettant de faire revivre Fielding quelques instants, afin que Hogarth, qui était présent, pût esquisser rapidement son portrait. La proposition ayant été acceptée, Garrick se retira dans une chambre voisine, où il fit les préparatifs nécessaires pour se donner, autant que possible, toutes les apparences extérieures du personnage. Quand il reparut, tout le monde crut à l'instant reconnaître Fielding, et Hogarth s'empressa de tracer, sur ce singulier modèle, l'unique esquisse que l'on possède du visage de l'auteur de *Tom Jones*.

Garrick avait trente-trois ans à peine, et déjà il n'avait plus rien à demander à la gloire, et peu de chose à la fortune. Mais il lui manquait les satisfactions du cœur. Il les chercha dans le mariage. Il épousa, le 2 juin 1749, Eva-Maria Veigel, dite *Violetti*. Il avait été sur le point, avant sa rencontre avec M^lle^ Violetti, d'épouser une actrice de son théâtre, très-belle et d'un très-grand mérite aussi, mistress Woffington. Il avait même été, à ce qu'elle assurait elle-même, jusqu'à essayer, en riant, à son doigt la bague nuptiale; mais il ne lui avait fait aucune promesse formelle de l'épouser, comme on l'a dit faussement. Mistress Woffington conçut toutefois quelque dépit de ce mariage, et quitta, peu de temps après, la troupe de Drury-Lane pour passer à Covent-Garden.

Garrick fit avec sa femme un voyage en France et en Italie en 1751, et un autre en 1763. Il s'y fit des amis des hommes les plus distingués. Diderot raffolait de Garrick. Il avait également pour amis, en Angleterre, les écrivains les plus renommés. De ce nombre étaient surtout Fielding, Samuel Johnson, Sheridan, qui avait joué la comédie avec lui, Swift, Sterne, Goldsmith, et d'autres encore, qui trouvèrent en lui un frère généreux, malgré la réputation d'avarice que lui avaient faite ses rivaux et ses ennemis.

Dans ses premières années, étant peu riche et voulant vivre honorablement, il vivait avec la plus stricte économie et se montrait ardent à gagner de l'argent. Ce fut, pour ses ennemis, un motif de l'accuser d'avarice. Foote, qui était comme lui, en ce temps-là, auteur, acteur et directeur, pour attirer du monde au théâtre de Hay-Market, dont il avait obtenu la direction par la protection du duc d'York, y présentait la caricature des hommes les plus connus de Londres, qu'il exposait à la risée du public. Il eut un moment l'idée de ridiculiser Garrick sur son théâtre; il ne le fit pourtant point; mais, en toute occasion, il décochait des traits contre lui, et il ne contribua pas peu à lui faire cette réputation d'avarice. Il disait, entre autres choses, que lorsque Garrick quitterait le théâtre, il se ferait commis de quelque banquier, pour avoir le plaisir de compter de l'argent du matin au soir. Cependant, lorsque, avec le temps, Garrick eut acquis une grande fortune, il en usa de manière à prouver l'injustice de ces accusations. Sa bourse était toujours ouverte à ses amis, et, quand il leur prêtait de l'argent, il ne s'inquiétait pas de savoir s'ils pourraient le lui rendre. Les traits qui constatent la générosité de Garrick sont nombreux et authentiques. Un de ses biographes les plus consciencieux, Murphy, rapporte qu'un M. Christie, de Pall-Mall, se citait lui-même comme un exemple de la noble générosité de l'acteur, et n'en parlait jamais qu'avec l'accent de la plus vive reconnaissance. Dans un moment où il se trouvait fort gêné par suite d'une perte considérable, étant allé faire une visite à Hampton avec son ami Albany Wallis, celui-ci, en se promenant dans le jardin avec Garrick, lui raconta l'embarras dans lequel était leur ami commun. Garrick ne répondit rien; mais, prenant ensuite à part M. Christie : « Quelle est donc cette histoire que Wallis vient de me raconter? lui dit-il; s'il ne faut que 5,000 livres pour vous tirer d'affaire, je les ai à votre service. » « Je tiens ce fait de M. Christie lui-même, ajoute Murphy, et la reconnaissance qu'il en conserve n'étonnera personne. »

Le mérite indigent, au rapport du même biographe, était toujours sûr de trouver un bienfaiteur dans Garrick. Le docteur Johnson avait coutume, quand il apprenait qu'une famille respectable était dans le besoin, de faire une collecte à son profit parmi ses amis et ses connaissances, et il a dit souvent qu'il

recevait de Garrick, en ces occasions, plus que de qui que ce fût, et toujours plus qu'il ne s'y attendait. Un autre de ses amis le sollicitait un jour de donner une bagatelle à une pauvre veuve dont il venait de peindre la situation malheureuse : « Combien lui donnerai-je? demanda Garrick. — Deux guinées. — Non, je n'en ferai rien. — Eh bien, ce qu'il vous plaira. » Garrick lui remit un billet de banque de 30 livres sterling. « Vous qui doutez de la bienfaisance et de la charité de M. Garrick, dit à son tour Thomas Davies dans ses *Memoirs on the life of David Garrick*, allez à Hampton, et écoutez ce que chaque habitant de ce village vous dira de lui; voyez si sa perte n'y est pas universellement sentie, si tous les pauvres ne regrettent pas en lui un véritable ami, un père affectionné. Quelques années avant sa mort, il y avait établi une petite fête pour les enfants du village. Le 1^er^ de mai, il les faisait venir dans son jardin, et leur distribuait des gâteaux et de l'argent. Des méchants ont dit que sa charité n'était qu'ostentation. Mais, en tout cas, l'ostentation n'est pas de l'avarice, et si c'était ostentation, plût au ciel qu'il eût un plus grand nombre d'imitateurs! »

Noverre rapporte une anecdote assez plaisante du second séjour de Garrick à Paris (en 1763). « Il suivait très-assidûment les représentations de la Comédie-Française, et il avait un goût particulier pour Préville. Il était fort lié avec lui; ils faisaient souvent ensemble des parties de cheval hors de la ville. Dans une de ces parties, cheminant gaiement, Préville eut la fantaisie de contrefaire l'homme ivre. Garrick, tout en l'applaudissant, lui dit : « Mon cher ami, vous avez manqué une chose très-essentielle à la vérité et à la ressemblance de l'homme ivre que vous venez d'imiter. — Quoi donc? demanda Préville. — C'est que vous avez oublié de faire boire vos jambes. Tenez, mon ami, je vais vous montrer un bon Anglais qui, après avoir dîné à la taverne et avoir avalé, sans tricher, cinquante rasades, monte à cheval pour regagner sa maison de campagne, voisine de Londres, accompagné seulement d'un jockey presque aussi bien conditionné que le maître. Voyez-le dans toutes les gradations de l'ivresse : il n'est pas plus tôt sorti des portes de Londres, que tout l'univers tourne autour de lui. Il crie à son jockey : « Williams, je suis le soleil, la terre tourne autour de moi. » Un instant après, il devient plus ivre; il perd son chapeau, abandonne ses étriers et laisse pendre ses jambes; il galope, frappe son cheval, le pique de ses éperons, casse son fouet, perd ses gants, et arrive aux murs de son parc; il n'en trouve plus la porte; il veut absolument que son coursier, dont il déchire la bouche, entre par la muraille; l'animal se débat, se cabre, et jette mon vilain à terre. » Après cet exposé, Garrick commença. Il mit successivement dans cette scène toutes les gradations qu'il avait décrites, et il la rendit avec tant de vérité, que, lorsqu'il tomba de cheval, Préville poussa un cri d'effroi; sa crainte ne se calma que lorsque, après avoir joué encore un moment l'homme évanoui, Garrick se releva en riant et embrassa Préville, qui le reconnut là pour son maître. »

Le roi d'Angleterre était peut-être le seul homme du royaume qui n'admirât point Garrick. George II n'avait aucune idée de la littérature, aucun sentiment des beaux-arts. Lorsque le peintre Hogarth lui fit hommage de son tableau représentant la *Promenade de Finley-Hounslow*, le roi crut le récompenser largement en lui donnant une guinée.

Le talent de Garrick ne l'avait pas frappé davantage. Il montrait même quelque aversion pour sa personne, persuadé que celui qui reproduisait si bien le caractère atroce de Richard III ne pouvait être un honnête homme. Taswell, au contraire, qui jouait le rôle du lord-maire de Londres, lui paraissait capable de remplir la place de magistrat d'une grande cité.

Les comédiens ayant été mandés à la cour pour y jouer *Henri VIII*, de Shakspeare, le duc d'Athol demanda le lendemain à Richard Steele, un des directeurs, si le spectacle avait été goûté. « Bien plus que je ne l'aurais voulu, répondit Steele. J'ai vu le moment où le roi allait s'emparer de tous mes comédiens pour en faire des ministres et des conseillers d'État. »

Garrick était, au rapport de Noverre, alternativement gai et enjoué comme un Français, sérieux et sombre comme un Anglais. Après avoir été on ne peut plus aimable, plus enjoué et plus spirituel, il se taisait, devenait morne et pensif, avait l'air de s'occuper des choses les plus graves et les plus tristes; puis, tout à coup, il sortait de cet état, faisait l'éloge ou la critique de ce qu'on avait dit pendant le sommeil de sa gaieté, et devenait plus intéressant que jamais.

Il avait, à Hampton, village à 5 ou 6 milles de Londres, une belle maison de campagne et un superbe jardin dans lequel il avait fait élever un temple à Shakspeare. Là, bien qu'à Londres il vécût toujours avec économie, il tenait un grand état de maison, avait un nombreux domestique, beaucoup de chevaux et de chiens de chasse, et recevait grande société.

On a dit avec raison que, de la calomnie et des faux bruits qu'elle répand, il reste toujours quelque chose. C'est une source où l'on puise longtemps sans la tarir. Longtemps, en effet, après la mort de Garrick, en 1806, un article, évidemment puisé à ces tristes sources, parut dans le *Courrier des spectacles*, que dirigeait cependant un homme d'un esprit assez droit, et non sans instruction (M. de Salgues). On y revenait sur l'avarice supposée de Garrick, avec force facéties prétendues anecdotiques; l'auteur se donnait carrière sur ce thème usé, et y brodait toutes sortes de variations tirées de son propre fonds. Heureusement, Noverre, l'excellent chorégraphe, qui avait été l'ami de Garrick et en rapport d'affaires d'argent avec lui, comme maître de ballets à Drury-Lane, pendant trois années, vivait encore. Il prit la plume, et écrivit à de Salgues, pour relever les impertinences de cet article inconvenant, la lettre suivante :

« Je lis dans votre journal un article concernant Garrick, regardé à juste titre comme le Roscius de l'Angleterre. Garrick fut mon ami, et il est de mon devoir de prendre sa défense : je ne puis souffrir qu'on couvre sa tombe de boue. Je dois réfuter un article rempli de faussetés, et démentir par des vérités les allégations absurdes qu'il contient.

» Comme acteur, on ne peut contester à Garrick le plus beau et le plus sublime talent dans tous les genres. Il était trop occupé pour aller acheter, comme on le dit, « des *guenilles* et des lambeaux d'étoffe pour rapetasser les vêtements de ses acteurs. » Il était trop grand, trop fier et trop généreux pour s'occuper de ces petits détails, et jamais on ne l'a vu rentrer chez lui chargé, comme on le prétend, de paquets de chiffons.

» Ce récit ridicule est si faux, que, lorsque M. Lacy quitta l'association qu'il avait contractée avec Garrick, le magasin des habits de costumes fut estimé 12,000 livres sterling (288,000 francs); sa garde-robe théâtrale n'était donc point « composée de lambeaux et de guenilles. »

» L'auteur de cette diatribe dit que Garrick aurait fourni de nouveaux traits à Molière lorsqu'il écrivait *l'Avare*. Tout le monde sait, en Angleterre, quel train de maison avait Garrick. Un homme est-il avare lorsqu'il a une bonne table, un nombreux domestique, des voitures et des chevaux de main? Est-il avare lorsqu'il reçoit et traite chez lui les plus grands seigneurs, les artistes, les gens de lettres et les savants les plus renommés?..... Je pourrais citer de lui une foule de traits qui font autant l'éloge de son cœur que de sa noble façon de vivre.

» On l'accuse aussi d'avoir été le plus jaloux des hommes. Les talents de Garrick ne l'empêchaient pas d'apprécier ceux des autres. Personne ne fut plus admirateur que lui, en France, de ceux de Lekain, de Préville et de Grandval; personne ne rendit plus d'hommages à ceux des Dumesnil, de Clairon et des Dangeville; il prisait infiniment le mérite de Carlin et de Caillot. Se trouvant à côté de ce dernier, à une représentation d'une pièce où Carlin, venant d'être rudement bâtonné par son maître, suivait celui-ci, se frottant le dos d'une main et le menaçant de l'autre, Garrick, frappé de la pantomime expressive de Carlin, dit à Caillot : « Voyez comme le dos de Carlin a de la physionomie! »

» Ce n'est ni comme acteur ni comme auteur que Garrick a acquis une grande fortune : c'est comme directeur et propriétaire du théâtre de Drury-Lane; c'est, ainsi que le font les plus grands seigneurs de l'Angleterre, en prenant un intérêt dans les vaisseaux qui partaient pour les Indes, dont le retour lui assurait un bénéfice considérable; c'est là que Garrick a trouvé la source de sa grande opulence.

» Voici un dernier exemple qui prouvera que Garrick aurait difficilement fourni des traits à *l'Avare* de Molière. Il écrivait la lettre suivante à un jeune artiste, qui avait obtenu à Paris un brillant succès par la nouveauté de sa danse (c'est de Noverre lui-même qu'il s'agit) :

« J'ai le plus fort désir, monsieur, de faire votre connaissance. Dans l'impossibilité où je me trouve de faire le premier pas, je vous invite à venir dîner chez moi. Si vous acceptez ma proposition, transportez-vous chez MM. Follet et Silvain, banquiers, rue de la Jussienne; ils vous compteront 150 louis pour les frais de votre voyage.

» Je suis avec estime, etc.

» D. GARRICK. »

» D'après ce que je viens de dire, et d'après la connaissance intime que j'ai du caractère, des mœurs et des talents de Garrick, je conclus, monsieur le rédacteur, que l'auteur de l'article n'a jamais connu cet homme célèbre, et qu'il a puisé à la source des faux bruits un récit dénué de toute vérité. Pour peindre, il faut savoir dessiner; pour faire un portrait ressemblant, il est nécessaire d'étudier son modèle : l'auteur de l'article n'a fait de Garrick qu'une ridicule caricature.

» NOVERRE. »

Dans le temps que Garrick était directeur du théâtre de Drury-Lane, un médecin célèbre de Londres, le docteur Hill, s'avisa de faire une comédie intitulée : *The Rout* (*l'Assemblée*), et, pour en assurer le succès, il fit annoncer cette comédie comme étant l'ouvrage d'une personne de qualité qui en destinait le produit à un établissement de charité. Cette raison fit endurer la représentation avec résignation, et applaudir même quelque peu la pièce. Alors, le docteur jeta le masque, et demanda la représentation d'usage à son bénéfice. Garrick la lui accorda sans difficulté. Mais le public ayant sifflé la pièce, l'auteur s'en prit au directeur, et remplit les journaux d'injures et d'invectives contre lui. Garrick n'y répondit que par un distique à bout portant. Voici la traduction littérale de cette épigramme : « Il n'a pas son égal en comédie et en médecine : ses comédies sont une médecine, et ses médecines sont une comédie. »

Garrick (PORTRAITS DE). Les artistes anglais les plus habiles du XVIII^e^ siècle ont brigué l'honneur de faire le portrait de Garrick. Hogarth l'a représenté dans le rôle de *Richard III*, dans un tableau exécuté en 1746 pour lord Feversham, au prix, considérable alors, de 200 livres sterling (5,000 fr. environ). Le même artiste a gravé une composition analogue, en collaboration avec Ch. Grignion le jeune. Un beau portrait de Garrick a été gravé par Edward Fisher, d'après Reynolds, en 1762. J. Finlayson a gravé, d'après le même peintre, en 1769, une composition représentant Garrick dans le rôle de *Kitely*. Le célèbre auteur nous apparaît remplissant le rôle de *Richard III* et celui d'*Abel Drugger*, dans deux estampes exécutées par John Dixon, l'une d'après Nathaniel Dance, en 1772, l'autre d'après Zoffani. On doit encore à ce dernier diverses compositions représentant : Garrick dans le *Retour du fermier* (gravé par J.-G. Haid, en 1766); Garrick et mistress Pritchard (gravé par Valentin Green); Garrick et mistress Gibber dans la *Venise sauvée* d'Ottway (gravé par Mac Ardell). Mac Ardell a gravé, en outre, Garrick dans le rôle d'*Hamlet*, d'après B. Wilson, en 1754; Valentin Green, *Garrick embrassant le buste de Shakspeare*, d'après Th. Gainsborough (1769); J. Caldwall, *l'Immortalité de Garrick*, d'après Carter (1783). D'autres portraits de Garrick ont été gravés par Mac Ardell, d'après J.-E. Liotard; par W. Dickinson, d'après P.-E. Pine; par J.-E. Mansfeld, etc. Citons enfin un buste exposé par le sculpteur français Le Moine, au Salon de 1765, et qui a été ainsi apprécié par Diderot : « Ce n'est pas l'enfant Garrick, qui baguenaude dans les rues, qui joue, saute, pirouette et gambade dans la chambre; c'est Roscius commandant à ses yeux, à son front, à ses joues, à sa bouche, à tous les muscles de son visage; ou plutôt à son âme qui prend la passion qu'il veut, et qui dispose ensuite de toute sa personne, comme vous de vos pieds pour avancer ou reculer, de vos mains pour lâcher ou prendre. Il est sur la scène. »

GARRICK (Eve-Marie VEIGEL, mistress), danseuse, femme du célèbre acteur, née à Vienne (Autriche) en 1724, morte en 1822. Douée d'une grande beauté, elle débuta de la façon la plus brillante, s'attira la faveur de Marie-Thérèse, qui lui fit prendre le nom de **Veilchen** (violette), transformé plus tard en celui de **Violetti**. Elle se rendit à Londres en 1744, où elle obtint un grand succès sur le théâtre de l'Opéra, et inspira une vive passion à Garrick, qui l'épousa en 1749. Cette union, cimentée par une grande conformité de goûts et d'humeur, fut parfaitement heureuse. Mistress Garrick accompagna son mari dans ses voyages, se fit remarquer par son excellente conduite et par sa bienfaisance, et hérita, à la mort de son mari, de toute sa fortune, qui s'élevait à plus de 100,000 francs de rente, à la condition de rester veuve et de ne pas quitter l'Angleterre. Elle mourut dans sa quatre-vingt-dix-neuvième année et fut inhumée près de Garrick, à Westminster.

GARRIÈRE s. f. (ga-ri-è-re). Chasse. Petite rigole creusée en terre pour cacher le ressort à l'aide duquel on fait mouvoir le filet à prendre des oiseaux.

GARRIGUE s. f. (ga-ri-ghe). Agric. Terre inculte, dans le midi de la France.

— **Encycl.** On désigne sous ce nom, dans le midi de la France, et plus particulièrement dans le Languedoc, de vastes étendues de terres incultes qui occupent aujourd'hui la place d'anciens bois de chênes à feuilles persistantes, dont le nom vulgaire (*garric*) leur est resté. Ces sortes de landes calcaires et pierreuses forment généralement des collines plus ou moins élevées, à pentes douces et ondulées. Elles présentent des blocs de roches compactes, entre lesquels se trouvent quelques maigres parcelles d'une terre végétale rougeâtre et ferrugineuse. Dans beaucoup d'endroits, l'aspect est plus triste encore; continuellement lavée par les pluies, la terre est entraînée peu à peu dans le fond des vallées, et il n'est pas rare de voir de larges places où le roc est complètement dénudé. Çà et là quelques rares bouquets d'yeuse, de chêne au kermès ou d'érable de Montpellier, de menus arbustes isolés et chétifs, un peu d'herbe rare et sèche où dominent des plantes aromatiques, telle est, en général, la végétation de ces *garrigues*. Livrées à la dépaissance des bêtes à laine, elles leur fournissent une nourriture peu abondante, mais saine, substantielle et appétissante, et qui contribue beaucoup à la bonne qualité de la chair et du lait de ces animaux.

Dans ces dernières années, on a planté beaucoup de vignes dans les parties les plus basses de ces *garrigues*, enrichies par l'accumulation des terres enlevées aux parties supérieures; le vin y est peu abondant, mais de bonne qualité.

GARRIGUELLA (LA), ville d'Espagne, prov. et à 34 kilom. de Girone; 2,150 hab. Elle se compose de la ville proprement dite, qui renferme les ruines de murailles et de tours construites par les Maures, et du faubourg, plus grand et mieux bâti que la ville. On y voit deux églises, l'une très-ancienne, l'autre moderne et d'un style élégant. Commerce de vins, d'huiles et de fruits.

GARRIGUES (monts), montagne de France (Hérault), ramification de la chaîne des Cévennes, dont les plus hauts sommets atteignent 1,300 mètres.

GARRIS, village et commune de France (Basses-Pyrénées), cant. de Saint-Palais, arrond. et à 77 kilom. de Mauléon, sur une colline; 377 hab. Eaux minérales froides, sulfatées, calcaires. Les rois de Navarre y possédaient un château qui sert aujourd'hui de mairie.

GARRISON (William-Lloyd), philanthrope américain, l'apôtre des noirs, l'émule glorieux de John Brown et du président Abraham Lincoln, né à Inaë, dans le Missouri, en 1809. Si l'abolition de l'esclavage est aujourd'hui un fait accompli dans la grande république américaine, c'est surtout aux efforts inouïs de persévérance et de courage de William Garrison qu'est due cette tardive réparation de si longues et si douloureuses iniquités. Il fut un temps, bien triste, hélas! où, d'un commun accord, hommes d'État et hommes de négoce, nordistes et sudistes, voyaient dans le maintien de l'esclavage la pierre angulaire de l'Union et de la prospérité des blancs. Les choses en étaient à ce point que la sanction de l'opinion publique semblait pour toujours acquise à *l'institution spéciale*, consacrée pour la plus grande partie par la bénédiction des Églises américaines. La nuit des âmes était faite sur cette redoutable question, qui semblait ne devoir plus être discutée; et si jamais une cause a été servie avec un amour sans espoir, c'est bien celle de la libération des hommes de couleur.

Le code noir réservait toutes ses sévérités à celui qui aurait osé voir des frères dans cette race asservie. Parler de liberté pour le noir, parler de l'instruction du noir, lui dire qu'il possède une âme, était un crime puni de mort; et des amis de Garrison ont été brûlés vifs pour avoir donné à ces misérables les premières notions de la lecture.

Garrison eut le courage insigne de réagir de toutes les forces de son âme, et au péril de sa vie, contre ce concert unanime d'hommes de diverses conditions, qui repoussaient toute tentative d'affranchissement comme inutile, impolitique, injuste, attentatoire à l'existence même de la patrie. L'apôtre des noirs entreprit de livrer bataille contre tous, et, sans s'inquiéter autrement des intérêts, des convictions, des passions, des préjugés et des croyances, il osa dire seul, devant cette société américaine si riche, si hautaine : « Tous les hommes sont créés égaux. Ils sont doués par le Créateur de droits inaliénables : la vie, la liberté et la recherche du bonheur. » Garrison, en proclamant ainsi sa déclaration de l'indépendance, dénonça le premier l'institution de l'esclavage comme un outrage aux principes sur lesquels l'Union était fondée. Il dit, il écrivit, il répandit ces simples et sublimes vérités dans des discours, dans des livres, dans des brochures, dans des traités, dans des pamphlets, dans des sermons, et cela heure par heure, jour par jour. Il repoussa l'esclavage comme une dégradation, et il ne cessa d'invoquer la loi supérieure pour combattre toute considération légale.

Il parcourut ainsi, pendant de longues années, les divers États de l'Union, semant partout sa parole, en dépit de toutes les poursuites, de toutes les persécutions. La conviction profonde dont il était animé, il la fit passer dans l'âme de quelques disciples, malheureusement trop rares. Le travail de tous les jours, le dur labeur incessant, les ennuis, les fatigues, les déboires, les dangers, les misères, les privations d'un apostolat sans fin ni trêve, sans pitié ni merci, firent reculer le plus grand nombre. Le courage suppléa à tout. La menace de mort, dans le cas où lui et ses adeptes entreraient dans les États à esclaves, ne les arrêta pas : ils y pénétrèrent, et avec eux leur prédication si simple, leur enseignement si élémentaire, que, bon gré malgré, l'ignorant comme le savant, le pauvre comme le riche, le puissant comme l'opprimé, pouvaient les comprendre. Malgré cela, ils furent hués, honnis, conspués, méprisés, vilipendés, stigmatisés par toutes les épithètes diffamatoires que le vocabulaire le plus riche de la langue anglo-américaine pût fournir à leurs détracteurs. Dans les cités libres du Nord, ils furent assaillis par la foule en haillons ou en habits noirs; dans la Nouvelle-Angleterre même, l'ostracisme les frappa; et partout les gens du peuple regardaient Garrison et ses amis comme une bande de fous et de fanatiques. Ils avaient, en effet, le fanatisme du bien, la folie de la fraternité! Aussi rien ne put ralentir leur dévouement. Garrison per-